

POUR LES DAMES

La mode nous a découvert des nouveautés exquises et charmantes où la plus grande élégance semble être simple et où la simplicité paraît élégante. Oui, mesdames, malgré ce que ma phrase peut avoir de compliqué, elle est cependant juste. En effet, nous voyons des robes toutes droites toutes simples, et en étoffe si belle, si riche, qu'on ne peut rien rêver de plus élégant ; puis, à côté, ce sont des toilettes en petits taffetas légers, en fin lainage, et tout cela si fanfreluché, si joliment tourné que le bon marché de l'étoffe passe inaperçu et que la toute gracieuse envolée de dentelles et de rubans rend la toilette élégante, presque riche.

Mais, hélas ! si la mode est d'une fantaisie charmante, elle est aussi bien inquiétante, et si je n'avais foi en votre raison, je craindrais fort pour votre budget.

Plus le nombre de nos toilettes est restreint, plus notre choix d'it être sérieux et bien compris, sans exclure cependant la fantaisie nouvelle et jeune ; chacune doit s'habiller selon sa position et ses relations.

Voici une très gracieuse robe en crêpon grisramier avec larges manches pareilles, se garnissant tout simplement de bretelles en ruban de satin noir. Ces bretelles se rapprochent à la taille sous deux choux et de longs rubans tombent de la taille jusqu'au bas de la robe. Devant, les épaulettes s'arrêtent de chaque côté des épaules par deux choux de rubans.

Nous connaissons quelques personnes qui hésitent à faire des robes nouvelles, destinées à "durer", avec l'accompagnement de la manche bouffante à l'excès qui prime plus que jamais. Il y a des modes auxquelles on peut presque se dérober, tandis qu'il en est d'autres qui semblent s'imposer. Il en est ainsi pour la manche volumineuse à l'excès dont le goût a été tellement tyrannique qu'il s'est imposé aux jaquettes, aux redingotes et à tous les vêtements genre "tailleur" qui, pendant de longues années, restaient à peu près immuables quant aux manches. On peut donc projeter toutes les robes possibles, à longue échéance, avec le gros bouffant ; nous le verrons tout l'été et encore l'automne.

Son succès, comme celui des chapeaux chargés de fleurs à outrance et de gros nœuds, n'est pas près de finir.

Nous ne dirons point la même chose pour le nouveau bleu à la mode, ce bleu bluet, non plus effacé ainsi qu'il se faisait l'année dernière, mais franc, vif, éclatant. C'est très joli, mais pour nous qui envisageons toujours la Mode au point de vue pratique, c'est un peu "datant", et nous engageons celles de nos lectrices qui doivent compter à ne pas trop se laisser entraîner à suivre ce mouvement un peu excentrique. Cela n'aura certainement qu'un temps, et elles seraient bien contrariées, lorsque la vogue sera passée, d'être contrainte de porter encore une couleur démodée.

Outre ce bleu, on porte aussi les gris de toutes nuances, et le noir, sans oublier l'écosais.

Le gris est une couleur jolie, distinguée, habillant bien et toujours de mise.

Comme tissu, c'est toujours le crêpon qui règne en maître.

On ne se lasse pas de la blouse ou chemisette de soie, de dentelle ou de gaze, pour accompagner vestes ou jaquettes ; nous en verrons même en percale rose ou fleurie pour le plein été ; et toujours, avec ces blouses, la jaquette courte à godets, en drap mastic ou beige, fermant à volonté.

AGRICULTURE

LE RÊVE DE FRANK. (ALLÉGORIE)

J'ai vu, comme je vous vois, ce que je vais vous dire, reprit le petit. La nuit dernière, il faisait nuit comme dans un four ; j'entendis grands bruits, plus forts que cent mille canons tirant ensemble.

—Ah ! ah ! dit Pierre Labombe, il y a bataille !

—Forte bataille, répondit l'enfant. Un grand trou s'ouvrit près de mon lit, de cent lieues de long et cent lieues de large : cinquante soleils éclairèrent la chambre. Une vieille femme de cinquante pieds de haut sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

—Me connais-tu, mon petit Frank ?

—Non, vraiment.

—Je m'appelle la TERRE. Je nourris le monde et suis ta grand'mère.

—Pourquoi pleurez-vous, ma grand'mère ?

—C'est le mauvais cultivateur qui me fait chagrin. Il me laboure et sème toujours du grain sans fumer, sans rien me donner. Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Dans son jardin, il change tous les ans de carrés pour l'oignon, l'ail et le potage. Dans les champs, il ne met trèfle après trèfle, ni deux maïs deux seigles, deux pommes de terre ou deux trèfles de suite ; mais il sème deux froments, fumant petitement, avoine ou bailarge. Enfin toujours, toujours du grain, si bien qu'il m'épuise et qu'il n'a rien... mon pauvre Frank, dis-lui donc ça.

—Je lui dirai, ma grand'mère.

—La mauvaise herbe me mange, elle vient toujours et tue son blé. Le seul moyen c'est de mettre en prés, pour que la mauvaise herbe pourrisse.....

—Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank ?

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Quand il fume bien et ne met qu'un blé ou quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri. Je rends plus dans un an que dans quatre... mon petit Frank, dis-lui donc ça.

—Je lui dirai, ma grand'mère.

—Mon Dieu ! je ne demande pas à me reposer ; je veux bien toujours marcher, mais toujours changer. Jamais deux grains de suite ; ça m'écrase. Autrement je ne nourrirai pas tous mes enfants... Dis-lui donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je lui dirai.

—Dis-lui : "Madame la TERRE est maligne comme un diable, revêche et têtue ; faut lui obéir pour qu'elle donne !..."

—Je ne dirai pas ça, ma grand'mère.

—Si fait, si fait... faut qu'ils me connaissent. Ne les entends-tu pas me dire des sottises, crier : "La TERRE ne vaut rien !" Ce sont eux qui ne valent rien... Dis-leur donc ça, mon pauvre Frank.

—Ma grand'mère, je leur dirai.

—Vois-tu, madame la TERRE a vingt espèces de sucs, l'un pour le grain, l'autre pour la pomme de terre, celui-ci pour la betterave, celui-là pour la carotte, le mil, le trèfle, le maïs, etc. Quand l'un est épuisé il faut lui donner le temps de se refaire. Quand on trait la vache, on attend le lait à revenir.

—Je comprends ça, ma grand'mère.

—Après un renouvelis, tout vient à merveille, hors le pré. C'est que tous les sucs sont là ! Alois on peut mettre deux froments, en les fumant. Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer ; quand la charrette a roulé, faut la graisser.

—Ma grand'mère, je leur dirai ça....

—Et j'entendis un grand *chamaillis* comme

chiens hurlant, fresaies criant, un petit charivari, et puis ça fut fini.

—Tu as rêvé, dit le père Abraham.

—Est-ce un rêve, mon grand-père ?

Aussi m'était avis ce matin que la chambre était petite pour le trou, et le plancher bas pour la Madame.

—Le rêve est bon, dit un de nos maîtres-gens. La TERRE A BIEN PARLÉ ; ELLE A DIT LA VÉRITÉ !

COMMENT APPRÊTER LES FRAISES

Les façons d'accommoder les fraises sont très variées ; citons-en quelques-unes :

On les mélange à la crème et au sucre en poudre.

Les personnes qui pensent que la fraise est froide à l'estomac mettent du sucre en poudre et du kirsch comme digestif.

On les assaisonne au sucre et au vin.

D'aucuns prétendent qu'avec du sucre en poudre et une cuiller à café de vinaigre, c'est exquis.

Ce qui est certain, c'est que quelques gouttes de citron sur les fraises leur donnent un goût parfait ; il faut les sucrer puis les remuer un certain temps.

D'autre part, Brillat-Savarin, le fameux gourmet, disait : "M. le comte de la Place a découvert une manière très relevée d'accommoder les fraises, qui consiste à les mouiller avec le jus d'une orange douce."

Un autre gourmet a encore enrichi la méthode ci-dessus en y ajoutant le jaune de l'orange, qu'il enlève en le frottant avec un morceau de sucre. Et il prétend prouver, au moyen d'un lambeau de livre échappé aux flammes qui détruiraient la bibliothèque d'Alexandre, que c'est ainsi que la fraise était servie dans les banquets du mont Ida. Peut-être les héros d'Homère la sucrèrent-ils avec le miel du mont Hymette, ce nectar des dieux.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Hector Hurteau, 177, rue Vinet ; F. X. Thibault, rue St-Paul ; Dame Marie Maillard, 552, rue De Montigny ; Edmond J. Carli, 100, rue Maisonneuve ; Théophile Houde, 50, rue Frontenac ; Ernest Fortin, 321, rue Panet ; Dame Medor Latour, 205, rue Beaudry ; Napoléon Girard, 998, rue Ontario ; C. A. Bisson, 131, rue St-Denis ; R. Sauvé, 176, rue Montana.

Québec.—A Vézina, 72, rue St-Patrice ; Mlle Joséphine Binet, 260, rue St-Joseph, St-Roch ; Eugène Falardeau, 35, rue Scott ; Joseph Auclair, 19½, rue St-Gabriel ; Albert Doré, 262, rue D'Aiguillon ; Dame J. A. Paquette, 188, rue Desfossés, St-Roch ; Dame Turgeon, coin des rues St-Valier et Dorchester, St-Roch ; M. Lacroix, rue St-Valier.

Valleyfield.—Maurice Neveu ; C. T. Verner ; J. A. C. Gamelin.

St-Hyacinthe.—Gilbert Henry.

Sherbrooke.—Michel Sirois.

St-Théodore de la Grande Ance (Champlain).—Madame L. Doughty.

Ste-Thérèse de Blainville.—Mme Vve T. Lecomte.

Woonsocket, R. I.—Mme Vve François Bilodeau.

Brunswick, Maine.—Alfred Caron.

Une "créature", en toilette printanière, fort coquette, mais au visage irréparablement outragé par les ans, est interrogée.

—Votre âge ?

Alors, d'une voix suppliante :

—Monsieur le juge, demanda-t-elle, est-ce que vous ne pourriez pas faire sortir les hommes ?